

Les mathématiques
nous apprennent à
réfléchir!

Formation : entrer par la bonne porte

La réforme prévue pour la rentrée prochaine complexifie et alourdit encore la formation initiale des futurs PE, sans répondre aux véritables enjeux. La conception même du métier enseignant, une année de M2 particulièrement chargée, le manque de passerelles avec la recherche et la multiplication des tâches risquent de fragiliser le début de carrière et de rendre le métier encore moins attractif.

dossier

Formation : entrer par la bonne porte

Enseigner est un métier qui s'apprend. Comme une petite comptine, cette phrase a toujours semblé guider le principe de la formation initiale même si certaines réformes passées ne l'ont pas toujours appliqué. Pour preuve, celle de 2008 où seul un DVD servait de support de formation ! Depuis l'époque de l'École normale, le niveau de recrutement des enseignants a progressivement été relevé pour se faire en fin de première année de master (MEEF ou autre). Après le concours, les futurs PE bénéficiaient d'une année partagée entre temps de classe et temps en Inspé avant d'entrer à temps plein dans la classe en tant que T1. La réforme engagée par le ministre de l'Éducation nationale à compter de la rentrée prochaine vient changer la donne. Ce n'est qu'à l'issue du Master 2 que les futurs PE effectueront leur année de stage. En réalité, c'est une véritable usine à gaz qui se profile avec 4 voies possibles pour parvenir au M2 et deux modalités différentes pour l'année de formation initiale : temps plein en classe pour les uns, mi-temps devant les élèves et mi-temps à l'Inspé pour les autres.

NÉCESSITÉ D'UN ACCOMPAGNEMENT PLUS FORT

Le recul d'une année supplémentaire pour le passage du concours risque de peser sur la démocratisation de l'accès au métier et sur son attractivité déjà dépréciée. À cela s'ajoute que la réforme voulue par Jean-Michel Blanquer tend à transformer le métier de PE en le faisant passer d'un rôle de conception, nécessitant connaissances disciplinaires et compétences pédagogiques, à celui d'exécutant des lubies neuropédagogiques de la rue de Grenelle. Bien loin aussi d'un temps long nécessaire à la construction d'une identité professionnelle.

Alors si enseigner est un métier qui s'apprend, comment apprend-t-on le métier de professeur des écoles ? La formation initiale devrait permettre aux PE stagiaires d'être suffisamment outillés dès le début de leur carrière.

Le recul d'une année supplémentaire pour le passage du concours risque de peser sur la démocratisation de l'accès au métier et sur son attractivité déjà dépréciée.

Exigeant une formation de haut niveau, professionnalisante et polyvalente, le métier nécessiterait, dans le 1^{er} degré, un accompagnement plus fort à l'entrée de carrière. La faiblesse de cet accompagnement, qui a cours pourtant dans de nombreuses autres professions, nuit à la qualité de la formation initiale. « *Ce qui est compliqué, c'est d'être seule à intervenir au niveau du groupe classe* », confirme Léa Godin, jeune enseignante à La Chapelle-sur-Loire (Indre-et-Loire). Elle se souvient pourtant « *avoir toujours travaillé en binôme et pratiqué un travail d'équipe très important* » lors de sa première expérience professionnelle d'éducatrice spécialisée (page 18). De même, le manque de temps disponible pour accueillir les apports

de la recherche ne permet pas d'enrichir les premiers pas dans la profession. Si le métier de PE implique des qualités propres, il doit aussi pouvoir s'appuyer sur des enseignements pédagogiques et didactiques diversifiés et exigeants. « *Le métier nécessite des va-et-vient constants entre la pratique quotidienne et les référents théoriques, ce qui est difficile à mener dans les premières années* », témoigne Corinne Ojalvo, conseillère pédagogique dans le Cher (page 17). De tels allers-retours peuvent, cependant, exister dans le cadre de partenariats locaux. À la Rochelle (Charente Maritime), Eva Berger, directrice d'école d'application et Véronique Figueat, professeur d'arts plastiques, se sont inves-

tées dans l'accompagnement de PE stagiaires. Un tutorat qui selon les deux formatrices permet de « *donner à voir une confiance professionnelle mutuelle* » (page 16).

RETROUVER LE LIEN ENTRE FORMATION ET RECHERCHE

Pour mettre en œuvre un véritable cursus diplômant et professionnalisant, le SNUipp-FSU propose un pré-recrutement dès l'année de L1, deux années en tant que fonctionnaire stagiaire, après un concours placé en fin de L3 (page 19), une année T1 avec un mi-temps en classe et une formation continuée en T2. Le parcours préparatoire au professorat des écoles, proposé par la

rue de Grenelle à l'issue de la Terminale, est loin de répondre à cette ambition. Par ailleurs, la réforme du CAFIPEMF (certificat d'aptitude aux fonctions d'inspecteur ou de professeur des écoles maître formateur) signe le projet d'une école réduite aux apprentissages fondamentaux et dénué de lien entre formation et actualité de la recherche en éducation. « *Il y a un point de vigilance à avoir sur le rythme des réformes et sur les dialogues qu'elles induisent pour l'ensemble des acteurs* », souligne Samuel Rénier, maître de conférences en sciences de l'éducation à l'Université de Tours (page 19). « *Si on souhaite qu'une réforme aboutisse, il faut la construire collectivement. Ce changement de culture me semble encore, probablement, à construire.* »



PLUS DE TEMPS

Être dans une classe ne suffit pas à se former. La crise sanitaire l'aura démontré, enseigner est un métier de conception qui nécessite une formation initiale de haut niveau. Le SNUipp-FSU porte l'ambition d'une entrée progressive dans le métier avec des allers-retours entre la théorie, en lien avec l'ensemble des travaux de la recherche, et la classe. Des analyses réflexives, des pratiques pédagogiques observées ou pratiquées sont nécessaires pour apprendre les postures et gestes professionnels et ainsi permettre la construction d'une identité professionnelle. Une formation disciplinaire, didactique, scientifique et pédagogique de qualité doit donner accès à l'étude de tous les champs disciplinaires sans hiérarchisation, ni centrage sur les fondamentaux. Enseigner à l'école primaire nécessite d'être polyvalent et d'avoir une connaissance du développement de l'enfant sur l'ensemble de sa scolarité ainsi que des processus d'apprentissages. Cela demande du temps. Il est nécessaire de sortir de la logique d'emploi dans laquelle le ministère de l'Éducation nationale enferme les futurs enseignants et enseignantes.

Au fil des réformes

Et si pour mieux articuler les besoins de formation à l'entrée dans le métier, une réelle place était faite enfin à celles et ceux qui l'exercent au quotidien.

Comment articuler les savoirs issus de la recherche en sciences de l'éducation ou en sciences sociales et les savoirs professionnels liés à la conduite de la classe, indispensables à l'exercice du métier ? C'est la question récurrente posée par chacune des réformes envisagées de la formation des enseignant-es et particulièrement de celles et ceux du 1er degré. Toutes les enquêtes le disent*, les attentes des néotitulaires portent majoritairement sur des formations qui prennent en compte leurs conditions d'exercice et qui s'appuient sur des expériences vécues. Cela devrait être une évidence et pourtant, année après année, peu d'évolutions dans les reproches adressés aux contenus de formation. En cause certainement, une organisation de la formation qui juxtapose des entrées disciplinaires, qu'elles soient théoriques et pratiques mais qui laissent le soin aux stagiaires d'articuler ces connaissances,

de les relier entre elles, d'assurer eux-mêmes une cohérence entre les différents éléments de la formation. Peut-être aussi qu'il serait temps de penser la formation à l'entrée dans le métier en sollicitant bien davantage celles et ceux qui l'exercent au quotidien. Si personne n'envisagerait de réformer la formation des pilotes de ligne, celles des médecins ou encore des personnels de boucherie sans faire appel à celles et ceux qui exercent ce métier, c'est pourtant le cas lorsqu'on évoque la formation initiale ou continue des PE. D'autant plus vrai que le métier s'est complexifié et qu'il ne consiste plus « à endosser des rôles prédéfinis selon une division du travail acceptée et instituée, mais à les agencer et à les négocier, en situation, au travers de relations intersubjectives entre professeurs et élèves », affirme le sociologue Pierre Périer.

*cf notamment les enquêtes annuelles du SNUipp-FSU menées auprès des néotitulaires.

De binôme à binôme

Eva Berger et Véronique Figuet, respectivement directrice d'école d'application et professeur d'arts plastiques à La Rochelle (Charente Maritime), accompagnent les PE stagiaires dans un tutorat mutuel.

L'organisation de l'accompagnement des PE stagiaires fluctue régulièrement au fil des réformes. À La Rochelle (Charente Maritime), le travail collaboratif entre PEMF et enseignant-es de l'Inspé avait pris racine avant la création des masters MEEF. Il se développe depuis dans le cadre d'un tutorat. Les visites des PES à la fois par les professeurs d'Inspé et par un maître formateur ou une maîtresse formatrice relèvent du cadre national. Dans le département de Charente Maritime, le choix a été fait de consolider ce partenariat en proposant régulièrement des temps d'analyses de l'activité de classe. Autour de sujets prédéfinis tels que la relation avec les familles, l'autorité et la posture enseignante, la gestion de classe ou encore l'hétérogénéité, mais aussi avec des entrées didactiques et pédagogiques en fonction des sollicitations ou des besoins identifiés. Eva Berger et Véronique Figuet constituent ainsi un binôme de formatrices et suivent ensemble deux binômes de PES. Pour Eva, directrice de l'école élémentaire d'application de Palissy, « ces échanges de regard permettent de nuancer l'accompagnement et permettent aux stagiaires de percevoir ce rôle de soutien. » Évidemment, cela nécessite la création d'un climat de confiance, c'est pourquoi Eva et Véronique ren-

contrent les futurs stagiaires dès le mois de juillet lorsqu'ils connaissent leur affectation. Un premier lien qui permet de poser les valeurs communes et de réfléchir sur le sens de l'engagement de chacune et chacun, elles-mêmes y compris. Pour Véronique, professeur en arts plastiques à l'université de La Rochelle, c'est important de ne pas partir sur une urgence immédiate de faire classe, et de clarifier le projet d'enseignement. « Nous sommes entre adultes impliqués dans le métier et nous partons du préalable que tout le monde autour de la table va donner le meilleur de soi, assure-t-elle. Mais que voulons-nous pour notre classe, quels investissements nous motivent ? ». Une démarche qui s'accompagne d'un temps de formation sur le cycle dans lequel le PE stagiaire va enseigner et d'une mise à disposition des programmations des écoles d'application.

ACCOMPAGNER ENSEMBLE

Pour ce duo de formatrices, ce temps de tutorat permet de mieux connaître les stagiaires, d'approfondir le suivi. Même si elles n'animent pas toutes les séances à deux, elles font régulièrement du lien. Selon elles, c'est aussi une manière de démontrer par l'exemple que « travailler en binôme, travailler en équipe, c'est possible. Donner à voir une confiance professionnelle mutuelle. » En ce printemps, elles témoignent avec une satisfaction allègre des évolutions constatées au cours des visites. Le renouvellement des espaces de classe - mieux pensés -, la conception de nouveaux outils, l'amélioration du climat de classe, la modification des postures... « Ils ont décollé d'une reproduction du « soutien » avec une capacité de remise en question, précise Véronique. Il y a une volonté d'identifier les problèmes et de tenter de les résoudre. C'est motivant pour nous aussi ! ».



3 QUESTIONS À...

« LE MÉTIER EST CE QUE L'ON EN FAIT »

Corinne OJALVO, conseillère pédagogique dans le Cher

1.

QUELLES DIFFICULTÉS POUR LES PE ENTRANT DANS LE MÉTIER ?

Démarrer dans le métier n'est pas chose aisée car de nombreuses tâches incombent aux enseignants. L'une des premières difficultés réside dans la nature même du poste. Souvent, les jeunes titulaires sont affectés sur des compléments de temps partiels ou des décharges et peuvent avoir jusqu'à quatre classes différentes par semaine. Le corollaire au partage de classe est la répartition des disciplines qui peuvent empêcher l'exercice de la polyvalence. De plus, les premières affectations, en particulier sur un département rural, sont souvent en multi-niveaux, ce qui ajoute encore de la difficulté puisqu'il faut préparer chaque niveau et trouver une organisation adéquate. Quoiqu'il en soit, avoir une vision générale des concepts à enseigner, prévoir une programmation sur l'année, c'est très difficile. Doser les contenus, être au clair sur les objectifs se construit dans le temps.

2.

COMMENT SE CONSTRUIT UNE PROFESSIONNALITÉ ?

Le métier d'enseignant est très mouvant, d'abord parce que la recherche évolue et nous invite donc à repenser régulièrement notre pratique de classe, ensuite parce que les injonctions ministérielles nous obligent à réorganiser certains aspects du métier. Les prémisses de la professionnalité s'appuient très souvent sur le souvenir de l'élève qu'on a été ou de l'enseignant qu'on a eu. Progressivement, cette posture laisse place à des gestes

professionnels réfléchis, empreints d'une expérience partagée... Le métier est donc ce que l'on en fait. Il nécessite des va-et-vient constants entre la pratique quotidienne et les référents théoriques, ce qui est difficile à mener dans ces premières années. D'autant que la préparation de la classe est chronophage. C'est un métier où on doit s'interroger, questionner. C'est aussi un métier où le collectif doit prendre toute sa part. Réfléchir à plusieurs sur des démarches pédagogiques, des outils, des attitudes à adopter auprès des élèves et de leurs familles permet de se forger une certaine professionnalité. Développer des aptitudes, des compétences professionnelles, c'est comprendre les enjeux de métier. Le temps, l'expérience, les échanges aident à les saisir.

3.

QUEL PEUT ÊTRE LE RÔLE DE LA FORMATRICE ?

Lors des visites des T1 ou T2*, nous observons les pratiques de classe (les contenus enseignés, les interactions des élèves entre eux et avec l'enseignant, la place de l'oral, celle de l'écrit...), puis nous échangeons. Nous pouvons alors proposer des outils à expérimenter, des démarches à réaliser. Il est important d'instaurer un climat de « sécurité » pour qu'ils puissent s'autoriser à évoquer leurs questionnements, leurs préoccupations, leurs projets, leurs réussites et leurs difficultés sans se sentir évalués, sans référence à l'IEN. Finalement, les conseillers pédagogiques accompagnent plus qu'ils ne conseillent ! L'accompagnement constitue un changement de posture qui doit être pensé dans un continuum cohérent de parcours de formation où les attendus évoluent. Les pairs, les formateurs et formatrices sont là pour encourager et ouvrir des possibles.

*Titulaires première et deuxième année.





Des premiers pas compliqués

Léa Godin, jeune enseignante à la Chapelle-sur-Loire dans l'Indre-et-Loire, revient sur sa formation initiale et identifie les manques à l'entrée dans le métier.

« Je vais m'adapter », lance Léa Godin, enseignante en classe de PS, MS et GS à l'école de la Chapelle-sur-Loire (37). Ce matin, un élève de sa classe est « *cas contact* », l'école est dans l'attente d'une décision de fermeture de la circonscription. Pour Léa, ce début de matinée n'est ni déstabilisant, ni difficile, contrairement à son année de formation et ses débuts dans le métier. « *L'année de PES est une année très difficile du fait de la charge de travail mais aussi parce qu'en classe, j'avais un élève en grande difficulté* », affirme-t-elle. Avant d'être enseignante, Léa a pourtant suivi une formation et exercé pendant trois ans le métier d'éducatrice spécialisée. Mais cette expérience et sa formation de PES ne suffisent pas à la préparer à la réalité du terrain. « *Ce qui est compliqué, c'est d'être seule à intervenir au niveau du groupe classe, explique-t-elle. Ça m'a fait bizarre car j'avais toujours travaillé en binôme avec 12 élèves et un travail d'équipe très important* ». Elle considère la formation enseignante lourde et trop rapide pour un métier complexe qui demande des compétences multiples. « *Nous sommes formés surtout de manière très conceptuelle et abstraite, sur des niveaux que nous n'avons pas expérimentés et notamment un cycle très court sur la maternelle*, constate-t-elle.

Avec la charge de classe, je n'étais pas forcément disponible pour recevoir des conseils didactiques sans lien avec mon vécu. » L'année suivante, Léa se rappelle que « *la rentrée fut un peu rock n'roll en CE2-CM1.* » Pas suffisamment formée, elle s'est rapprochée de ses collègues et a fait des essais. « *Au bout d'environ trois mois, j'ai réévalué mes outils, changé de méthode, emprunté beaucoup d'ouvrages à la bibliothèque de l'ESPE* », se souvient-elle. C'est durant cette année-là que Léa a réellement ressenti le travail de conception du métier d'enseignant.

DES REGRETS ET DES PROJETS

Mais si Léa se construit petit à petit une identité professionnelle, elle regrette que la formation n'ait pas été plus longue, alternant pratique sur le terrain et formation avec un réel accompagnement. « *J'aurais aimé retrouver ce que j'avais eu dans ma formation d'éducatrice spécialisée : plus de temps d'observation pour identifier les différentes postures et gestes professionnels selon l'âge des enfants, des groupes de réflexion pour réfléchir à plusieurs sur ce qui s'est passé en classe, avoir une méthode pour analyser les pratiques...* », confie-t-elle. Même si cette enseignante a bénéficié d'apports de conseillers pédagogiques, de collègues ou encore de son beau-frère également enseignant, elle estime que le manque de formation pèse sur les élèves qui essuient les plâtres de débuts compliqués. Pas question pour autant de baisser les bras. « *Après mon expérience en maternelle, je compte enseigner en élémentaire puis retrouver l'enseignement spécialisé où cette fois j'exercerai en tant qu'enseignante* », conclut Léa.

Ressources

« COMMENCER À SE FORMER POUR ENSEIGNER »

Axé sur la construction des liens entre les modalités de formation et les difficultés du métier enseignant, ce dossier de la série *Edubref* de l'IFE de septembre 2019 fait le point sur les profils des enseignants novices et les dispositifs de formation initiale. Il interroge également les organisations possibles pour repenser la formation initiale. **À LIRE SUR : VEILLE-ET-ANALYSES. ENS-LYON.FR**

UNE ÉCOLE, DES ÉLÈVES

En 2011, le SNUipp avait demandé à la documentariste Rebecca Houzel de réaliser un film à propos de la gestion de l'hétérogénéité dans la classe. Pendant près d'un an, elle a suivi l'école des Amandiers à Paris. Une équipe pédagogique plurielle avec des enseignantes et enseignants chevronnés ou débutants qui travaillaient ensemble sur leurs gestes professionnels du quotidien. Lancement des consignes, séances de réflexion collectives en orthographe, en maths ou en poésie sont au programme de ce film d'une quarantaine de minutes.

À RETROUVER SUR LA CHAÎNE YOUTUBE DU SNUIPP.

ANALYSE DE PRATIQUES DE CLASSE

Néopass offre des ressources basées sur l'observation du travail enseignant. Des vidéos de classes analysées par les pairs, les formatrices, formateurs et chercheuses abordent diverses thématiques telles que les rituels et consignes en maternelle, la classe à cours double, faire parler les élèves...

À VISIONNER SUR NEO.ENS-LYON.FR

“Réfléchir, dans le même temps, la formation initiale et la prise de poste”

QUELLES SONT LES COMPÉTENCES REQUISES POUR ÊTRE PROFESSEUR DES ÉCOLES ?

SAMUEL RENIER : C'est une question difficile, pour un métier à la fois essentiel et complexe. Les compétences sont nombreuses, plurielles et relèvent à mon avis de trois niveaux. Bien sûr, il y a les savoirs nécessaires pour permettre les apprentissages, mais peut-être surtout des compétences psychosociales pour accompagner le développement des élèves et leur insertion future dans la société. Un deuxième niveau est celui de l'appétence à travailler avec d'autres et la possibilité de rejoindre et de participer à un collectif de travail. On ne doit plus rester seul face à ses élèves et il y a quelque chose d'incalculable dans le fait de pouvoir travailler en équipe. Être PE aujourd'hui, c'est enseigner au sein d'une équipe pédagogique qui travaille en accompagnement collectif des élèves. Le troisième niveau est la capacité à développer des savoirs et des compétences pour soi, qui permettent de se situer dans une identité professionnelle mais aussi dans un parcours de vie. Il est plus que jamais nécessaire d'apprendre tout au long de sa vie, dans une carrière de plus en plus longue et dans un contexte qui vient souvent questionner et remettre en cause les pratiques acquises.

QUELLE FORMATION CELA NÉCESSITE-T-IL ?

S.R. : Quelques points me paraissent saillants. La formation doit rester de haut niveau, notamment sur les savoirs fondamentaux car le PE est un professionnel généraliste, mais aussi et surtout dans la pensée et la réflexion. Pour cela, elle doit s'inscrire dans la durée. Par comparaison, en Suède, la formation des enseignants commence dès la première année de la licence et se déroule sur environ 4 ans. C'est un cadre intéressant qui peut permettre de travailler avec les futurs professionnels autrement que ce que l'on fait actuellement. Il faut également réfléchir, dans le même temps, la formation initiale et la prise de poste. Elles devraient davantage être pensées en cohérence et articulées en s'appuyant sur les savoirs issus de l'expérience. Tout ne peut pas être abordé en formation initiale, c'est pourquoi il est intéressant d'y aborder les conditions qui permettent de faire face aux situations inattendues. Pour reprendre la formule de Michel Fabre, il s'agit d'« *éduquer pour un monde problématique* ». La formation doit s'appuyer sur la dynamique de l'alternance et permettre de travailler les interfaces, c'est-à-dire l'articulation entre le vécu extérieur à la formation et le vécu sur le lieu de formation, à l'image du « *quoi de neuf ?* » ou d'autres formes de travail qui permettent d'établir des conjonc-

tions. Le seul qui a une vue d'ensemble, c'est le stagiaire, il faut donc l'accompagner dans le passage des frontières et mettre en commun les découvertes, les difficultés et les questions.

COMMENT PRIORISER DES CONTENUS ?

B.C. : Il est important de trouver un équilibre entre les éléments de contenu curriculaire et les compétences psychosociales et de travail en équipe. Autrement dit, il faut concevoir la formation entre une logique de contenu et une logique de développement humain. Elle doit être attentive aux temporalités et prendre en compte les progrès de chacun et chacune des stagiaires. On court toujours le risque d'enchaîner les contenus disciplinaires sans prendre en compte les rythmes de la formation, le vécu et des évolutions de l'apprenant. En ce sens, la question de l'agir collectif et de l'accompagnement collectif se pose également dans la formation. Il s'agit enfin d'être attentif aux détours, aux chemins pris par les uns et les autres, et qui parfois, paradoxalement, permettent au final de gagner du temps.

LE PROJET DE RÉFORME QUI ARRIVE PERMETTRA-T-ELLE D'Y RÉPONDRE ?

B.C. : D'abord, il ne sert à rien de tout faire reposer sur la formation initiale. Elle doit se penser aussi avec la suite, dans une logique de formation tout au long de la vie, comme un fil qui commence et se poursuit dans une dynamique assez forte. En ce sens, il me semble qu'elle doit s'accompagner d'une vraie réflexion, d'un plan pour la formation continue, qui reste encore en chantier. Il est toujours difficile de prévoir les retombées d'une réforme sans l'avoir vue à l'œuvre. De manière pragmatique, il y a un point de vigilance à avoir sur le rythme des réformes et sur les dialogues qu'elles induisent pour l'ensemble des acteurs. Si on souhaite qu'une réforme aboutisse, il faut la construire collectivement. Ce changement de culture me semble encore, probablement, à construire.



BIO
Samuel Renier

Maître de conférences en sciences de l'éducation à l'université de Tours